Social Economic Debates
Volume 14 Issue 2, 2025
ISSN 2360-1973; ISSN-L 2248-3837

Le Voyage comme Expérience Initiatique dans les Récits de Voyage de Maxime Du Camp

Diana Ligia Tudor
Université Nationale d'Éducation Physique et de Sport, Bucarest
Email: dianaligia.tudor@gmail.com

Résumé
Maxime Du Camp, écrivain et photographe français du XIXe siècle, encore redécouvert de nos jours, fut un ami proche et compagnon de voyage de Gustave Flaubert, avec lequel il effectua en 1849 un voyage classique au Moyen-Orient, qu'il illustra dans ses propres récits de voyage.
Cet article explore les écrits de Du Camp du point de vue de la signification du voyage (principalement le voyage en Orient), qui, dans la vision de l'auteur, devient une expérience initiatique, un rite de passage, un acte de sacralisation d'un itinéraire profane, par lequel il peut revenir aux origines de notre culture et civilisation européennes, à ce que Mircea Eliade appelait notre « berceau cosmogonique et intellectuel ». Voyager signifie pour l'écrivain s'approprier un monde différent ; cela lui confère une nouvelle identité, un nouveau statut : il a le privilège de voir et de contempler un espace exotique qui est pour Du Camp une source de jouissance spirituelle, un espace qu'il désire connaître de l'intérieur, en ethnologue. Dans ce but, il renonce au costume, au rythme et au mode de vie européens, choisissant de vivre en véritable Oriental. Cet article vise à montrer que, pour Maxime Du Camp, le voyage signifie également une quête pour trouver son propre Soi, une tentative de trouver une réponse à sa dimension identitaire et, plus important encore, à la question ultime : quel est le sens de la vie ?
Mots-clés : voyage en Orient, expérience initiatique, rite de passage, nouvelle identité

Une expression du penchant pour une analyse interdisciplinaire et pour une revalorisation postmoderne de la différence, de l'altérité, l'intérêt que nous portons aujourd'hui à la littérature de voyage, qui constitue un type de discours différent, mais non étranger au canon littéraire, ne cesse de croître.

Notre étude porte sur la signification du voyage dans les récits de voyage de Maxime Du Camp, écrivain français et pionnier de la photographie sur collodion (il fut l'élève de Gustave Le Gray), qui voyagea beaucoup avec son ami proche, le romancier français Gustave Flaubert, ses livres étant les premiers à être illustrés de ses propres photographies.

Dans la vision de Du Camp, le voyage peut être associé à un spectacle, à une initiation à un autre monde, très différent du sien. Les connotations mystiques sont récurrentes dans ses récits de voyage : il se considère comme un « pèlerin de l'art et de la nature », un « pèlerin des couchers de soleil et des paysages », ses voyages à travers le monde antique étant souvent comparés à des « pèlerinages ». Il est intéressant de noter que, pour l'écrivain, le sens de ces termes renvoie plutôt à la valeur initiatique du voyage, à l'appropriation d'un autre monde, qui devient pour lui un locus sacrum.

Rashid Amirou, auteur de « L'imaginaire touristique et sociabilités du voyage »[1], excellent ouvrage sur

[1]Rachid Amirou, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Le Sociologue », p. 66.

Social Economic Debates
Volume 14 Issue 2, 2025
ISSN 2360-1973; ISSN-L 2248-3837

l'imaginaire du voyage, affirme que le voyage en Orient est un véritable rite de passage, un processus de sacralisation d'un itinéraire profane, ayant une valeur initiatique, sociale, qui permet le retour aux origines de notre culture, à ce « berceau cosmogonique et intellectuel », au « Centre », que Mircea Eliade associe à l'expérience du sacré. L'auteur ajoute que l'itinéraire du voyage en Orient effectué par Maxime Du Camp et Gustave Flaubert en 1849 nous donne le modèle de ce qui allait devenir plus tard un itinéraire idéal : Égypte, Palestine, Liban, Asie Mineure, Constantinople, Athènes, Grèce.

Dans son livre, *Le Voyage en Orient*[2], Berchet écrit également que si le voyage vers l'Orient au XIXe siècle a pris le caractère rituel d'une célébration collective, c'est parce que celui-ci avait une valeur initiatique, sociale : celle d'affirmer un ordre de la culture occidentale.

Dans la vision de Du Camp, voyage, culture et sacré s'entremêlent, comme le montre cet extrait de l'introduction de son récit de voyage, *Le Nil* :

> *« Cher Théophile, tu m'as souvent reproché de ne pas raconter aux autres mes voyages, de ne pas écrire ce que j'ai vu dans les pays lumineux que j'ai traversés, et de ne pas mentionner les coutumes étranges que j'ai remarquées. Tu m'as fait comprendre que le génie de la littérature moderne est essentiellement voyageur et que chacun, selon ses propres capacités, parmi nos demi-dieux, avait tenté de raconter à ses contemporains les pérégrinations qu'il avait faites. »*[3]

L'auteur fait référence à des personnalités célèbres telles que Chateaubriand, Byron, Hugo, ce dernier recevant de lui le titre de « prédicateur de l'Orient ». Du Camp se présente comme l'égal de ces grands écrivains et voyageurs si remarquables, puisqu'ils sont des « pèlerins de l'avenir ». Ainsi, son voyage en Orient pourrait prendre la forme d'une expérience religieuse, d'un devoir à accomplir au nom de la littérature et de la culture.

Il serait intéressant de noter que, chez Du Camp, le terme « pèlerinage » est symboliquement associé à la recherche d'une communion spirituelle inhabituelle avec ses ancêtres d'origine arabe, afin de faire revivre, par ses propres voyages, leur valeur, leur bravoure, leur force spirituelle, leur nomadisme. Il confessait qu'il voyageait dans l'espace oriental comme en un hajj à la recherche d'une Mecque parfaite. C'est un voyage symbolique du profane au sacré, du monde intérieur vers le monde extérieur, réel, de la périphérie vers le Centre. L'Orient devient dans sa perception non seulement un berceau culturel, celui de la civilisation européenne, à laquelle il appartenait corps et âme, mais aussi un berceau individuel, personnel, par sa filiation arabe dont il est particulièrement fier. Il semble se plaire à considérer qu'il porte en lui les « vestiges » des grands voyageurs espagnols. De l'avis de Daniel Oster, il traverse l'espace oriental afin « d'inventorier ses hiéroglyphes génétiques » :

> *« Ma famille, établie en France, venait d'Espagne il y a bien longtemps, et il existe dans ma famille une tradition selon laquelle nous aurions du sang arabe dans les veines. Je n'en serais pas surpris : la délicieuse sensation d'être pénétré, tout le temps que je vivais sous la tente, dormant sur le sable et sous le ciel, allant vers l'inconnu comme un hajj en quête d'une Mecque idéale, n'est peut-être rien d'autre que le bonheur inconscient de retrouver la vie de mes ancêtres. »*[4]

On peut reconnaître chez l'écrivain une authentique vocation de voyageur, un désir ardent de liberté, d'ailleurs, de contrées lointaines, différentes de son espace natal ordinaire, où il rêve de passer toute sa vie. Un homme qui vit chez lui, dans son pays, disait Rachid Amirou, « vit dans le profane, il vit dans le sacré lorsqu'il part en voyage ».

[2]J.C. Berchet, *Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XXe siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, p. 12.
[3]Maxime Du Camp, *Le Nil*, Paris, Pillet fils aîné, 1854, p. 7.
[4]Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Aubier, 1994, p. 177.

Social Economic Debates
Volume 14 Issue 2, 2025
ISSN 2360-1973; ISSN-L 2248-3837

C'est cet espace sacré que Du Camp veut atteindre, et le fait qu'il ne puisse y rester toute sa vie est perçu comme un non-accomplissement de sa destinée de voyageur absolu. À ses yeux, même la mort d'un authentique voyageur est considérée comme une vertu désirable qui lui confère un statut particulier :

> *« Je suis né voyageur ; si les aléas de ma vie ne m'avaient obligé à demeurer à Paris jusqu'à ma trentième année, il est probable que ma liberté et ma solitude m'auraient jeté sur le continent africain. Au seuil de la vieillesse, en jetant un regard en arrière sur les jours écoulés, je regrette de n'être pas allé jusqu'au Zambèze, au Niger, au Congo, et j'envie Stanley, j'envie la mort de Livingstone. »*[5]

Il est un « homo viator », un pèlerin marchant vers une Altérité à la fois physique et spirituelle qui lui confère une disponibilité mentale, une ouverture à la diversité, à l'hétérogénéité de l'espace hautement cosmopolite qu'il a visité. Ce voyage est une expérience transformatrice qui le pousse à regarder ses semblables et ses espaces natals avec les yeux d'un nostalgique, qui souhaite s'échapper sans cesse. La tristesse et l'ennui que suscitent les « nuages froids » et le « ciel brumeux » de la France s'opposent à la nostalgie du soleil, de l'immensité et de la grandeur de l'Altérité :

> *« J'irai sans regret ni chagrin à travers le monde entier ! De tous ces pèlerinages à travers le monde antique, je suis toujours revenu avec une tristesse insupportable, avec un désir continuel de retourner au soleil, et un incurable ennui nostalgique et profond, que je traîne comme je peux dans les nuages froids de notre ciel brumeux. La nuit, dans les rues de Damas, quand les sentinelles me criaient : Qui va là ?, j'étais toujours prêt à répondre : Cosmopolite ! »*[6]

Le voyage en Orient est aussi un voyage à la recherche de son propre Soi, un voyage vers le Centre, vers un monde qu'il a appris à idéaliser, opposé à celui auquel il appartient de facto, et qui a déçu ses idéaux. C'est une prise de conscience qui offre à Du Camp un enfermement dans un espace représentationnel, peuplé de mythes, de symboles, où il se sert de l'Altérité comme d'un miroir de son propre être, pour sa démarche réflexive ; il espère réconcilier les contraires et donner un sens à une existence concrète qui ne le comble pas, souhaitant trouver une réponse à sa dimension identitaire, et surtout, à la question ultime : quel est le sens de la vie ?

L'insatisfaction profonde que ressent l'auteur et qu'il tente d'exorciser pendant et à travers son long voyage vers la paix a de multiples sources. L'héritage génétique arabe que l'auteur revendique, quoique sans preuve certaine, est peut-être l'un des moyens de se réconcilier avec lui-même, de diminuer son propre mécontentement. Il est intéressant de noter que l'écrivain se montre pourtant très sensible aux sentiments de regret, de nostalgie éprouvés par la plupart des voyageurs, pèlerins, aventuriers, soldats, serviteurs envers leur patrie, même s'il ne partage pas ces sentiments, s'en détachant ; cela demeure un mystère pour l'auteur, dont les interrogations lyriques sur ces sentiments restent sans réponse.

Ce n'est que le voyage qui lui procure la jouissance de l'indépendance, la liberté d'échapper à son propre moi, avec ses peines et ses chagrins, d'échapper à son environnement social, avec ses conventions et ses clichés. Voyager peut combler le vide créé par les échecs, les déceptions, les trahisons de sa vie, et offrir une jouissance spirituelle incessante. Ce n'est qu'en voyageant que l'on peut contempler des civilisations lointaines, avec leurs mœurs et coutumes exotiques, leurs monuments historiques, leurs paysages grandioses. Par conséquent, la médiocrité de l'espace natal contraste avec l'exaltation offerte par l'Altérité, l'Ailleurs :

[5] *Ibidem*, p. 102.
[6] *Ibidem*, p. 156.

Social Economic Debates
Volume 14 Issue 2, 2025
ISSN 2360-1973; ISSN-L 2248-3837

« L'amitié a ses propres trahisons, l'amour a toujours caché quelque part le cancer qui le ronge, le travail est plein de découragements sans fin et de lassitude sans bornes, l'ambition est un orgueil insensé qui se nourrit de besoins domestiques déguisés ; il n'y a que les voyages qui ne mentent jamais et qui nous donnent tout ce qu'ils ont promis : chaque jour ils apportent une nourriture à notre esprit insatiable, ils donnent des paysages, des villes grouillantes, des fleuves magnifiques, des ruines de civilisations robustes. »[7]

Le voyage lui offre aussi le privilège de connaître et de contempler un monde exotique qu'il cherche à s'approprier, à comprendre de l'intérieur, en ethnologue, par l'immersion dans les bas-quartiers des villes et villages visités, par la connaissance des mœurs et coutumes locales, en particulier celles de la culture islamique, le voyageur se révélant être un observateur sensible et averti. Parfois, il se met à apprendre la langue locale ; avant de partir pour l'Orient, il se consacre à la lecture de nombreux ouvrages sur les traditions musulmanes, le plus notable étant la Bibliothèque orientale d'Herbelot, souvent citée dans ses récits de voyage.

De plus, lui et Gustave Flaubert, son compagnon de voyage en Orient, suivent au Caire des cours spécifiques sur ce sujet auprès d'un érudit arabe recommandé par Lambert. Ils prennent des notes sur divers sujets, tels que : la naissance, la circoncision, le mariage, le pèlerinage, les rites et cérémonies religieux, les funérailles, le jugement dernier, l'habillement, les mets, ainsi que la langue de l'Autre. C'est une expérience très importante pour des voyageurs qui cherchent à apprendre et projettent, à l'époque, d'utiliser ces informations comme source authentique pour de nouvelles œuvres littéraires.

Si la pratique du voyage accorde une grande importance aux processus visuels, c'est parce que l'activité essentielle de tout voyageur est celle de regarder, d'observer : le voyageur se sert de son statut pour regarder avec précision, pour tout regarder, même lorsqu'il devrait normalement détourner les yeux des personnes en prière dans une mosquée, des malades ou des mourants dans un hôpital, des femmes non voilées. Mais ce qui pourrait habituellement apparaître comme un regard sacrilège ou indiscret est facilement toléré chez les voyageurs, en particulier chez l'écrivain-voyageur, qui doit toujours être aux aguets. (Dolores Toma, dans *Le voyage, entre la féerie et le néant*[8], consacre tout un chapitre au « Regard du Bon Voyageur », principal instrument de l'art du voyage, en évoquant plusieurs techniques visuelles implicites de cet art.) C'est pour lui à la fois un privilège et un devoir de regarder attentivement tout ce qui est facilement accessible, mais aussi ce qui est interdit et caché.

Alain Buisine évoque une « voracité visuelle » et un « acharnement scopique » du voyageur, dont le regard analytique et scrutateur s'empare de tout. Lors d'une procession religieuse, par exemple, où l'on apportait solennellement dans la ville le tapis sacré, Du Camp revêtit des habits arabes pour se mêler plus facilement aux fidèles ; il prit place dans une boutique située sur le parcours de la procession, attendant patiemment de voir se dérouler tout l'événement. Il pénètre ainsi dans des espaces privés, fermés ou cachés aux étrangers, et n'hésite même pas à corrompre autrui afin d'acheter sa bienveillance, pour apprendre de nouvelles informations sur des sujets aussi intéressants que le service divin d'une mosquée.

Rachid Amirou affirme que le voyage est un rite de passage, un rite d'initiation qui peut donner « une véritable transmutation, une nouvelle identité »[9]. Le voyageur jouit des privilèges d'un nouveau statut : l'ancien moi meurt et un autre naît, le remplaçant, ce rite étant vu comme une mort symbolique. Il arrive que Du Camp adopte cette nouvelle identité lorsqu'il renonce au costume, au style et au rythme de vie européens de son pays natal et vit selon un mode

[7] *Le Nil, op. cit*., p. 73.
[8] Dolores Toma, *Le voyage, entre la féerie et le néant*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 176.
[9] Rachid Amirou, *op. cit.*, p. 87.

Social Economic Debates
Volume 14 Issue 2, 2025
ISSN 2360-1973; ISSN-L 2248-3837

de vie oriental. Il adopte le costume oriental, avec le turban et le fez, qui lui donnent accès à des lieux autrement interdits, s'adonnant souvent aux plaisirs, aux délices de la vie de l'Autre : il aime les mets turcs, boit un café savoureux, fume la pipe, le narguilé et le chibouk, et prend plaisir au bain turc.

Son vif désir de connaître la couleur locale des pays qu'il visite le pousse à s'attarder longuement sur la musique, la danse, les costumes, les repas traditionnels. Pour ces derniers, il n'hésite pas à les adopter, même s'ils sont très différents des repas européens. Parfois, Du Camp voyage sans but, en flâneur, en oisif, intéressé par l'inattendu, le nouveau, le spectaculaire, le caché. Évoquant Constantinople, pour laquelle il montre une prédilection évidente, il parle de ses « aspects enchanteurs, toujours beaux et toujours nouveaux ». Il erre dans les rues de la ville, admirant les maisons, les mosquées, entrant dans les cafés, visitant les bazars et des quartiers cosmopolites inconnus. Il y rencontre des Grecs, des Turcs, des Arméniens, chacun avec ses coutumes, ses manières, sa langue, qui captivent le voyageur par leur exotisme et leur diversité :

Il aime se mêler aux autochtones afin de mieux les connaître, de les identifier selon des traits distinctifs. Il aime d'ailleurs dresser des portraits spécifiques à chaque nationalité qu'il rencontre, se révélant un observateur très perspicace et averti des traits particuliers liés à leurs habitudes, à leurs traits physiques, à leur tempérament, à leurs attitudes. Il reconnaît les Turcs à leur « sérieux », les Grecs à leur « pétulance », les Juifs à leurs « instincts », les Arméniens à leur « nonchalance », les Bulgares à leur « force d'Hercule » et à leur « douceur enfantine ».

Particulièrement attaché à l'unicité et au charme de la culture musulmane, le voyageur plaide en faveur de ses traditions, de plus en plus menacées par les influences de la civilisation européenne. Il regrette la perte du « splendide costume turc d'autrefois », dont la beauté et l'éclat sont comparés par l'auteur au soleil lui-même ; les turbans, les vestes « brodées d'or », les écharpes, les ceintures « de soie », les caftans, tous remplacés par des pantalons « étroits » et le manteau « laid » de la mode européenne :

> *« Oh ! Pourquoi ont-ils délaissé ce splendide costume qui convenait si bien jadis à leur beau soleil ? Pourquoi ont-ils abandonné leurs turbans de mousseline, leurs écharpes de cachemire ? Où sont les armes qui brillaient sur leur ceinture ? Qu'ont-ils fait de leurs casques de guerre dont les ailes de cygne battaient l'air au-dessus de leur tête ? Hélas ! Ils ont oublié toute cette ancienne magnificence, et les voilà qui marchent, engoncés, tristes et déshonorés, dans nos vilains manteaux et nos pantalons étroits. »*[10]

L'auteur suggère ainsi les images d'un monde qui s'estompe, crépusculaire, qu'il se sent responsable de révéler aux autres. Rachid Amirou évoque la « valeur salvatrice » des récits du bon voyageur, un voyageur qui contemple et évoque un monde inconnu, oublié, en train de disparaître. En authentique ethnologue, il quitte les espaces grégaires, les routes fréquentées, pour découvrir des contrées exotiques, en quête de l'unicité et de l'intimité des indigènes et des lieux. Il se rend souvent dans les montagnes, pour lesquelles il éprouve un attachement particulier, afin de rencontrer des communautés autochtones qui ont préservé, à travers les siècles, leur pureté ethnique, leur beauté antique, que le temps, les vicissitudes de l'histoire, les nombreux conquérants de toutes les époques n'ont pas altérée. En Grèce, à Delphes, par exemple, il contemple les femmes, les enfants, les hommes, une race qu'il considère « privilégiée », « prédestinée », descendante du peuple de Périclès. Il les valorise, n'hésitant pas à comparer leurs traits à ceux des paysans de son pays :

> *« Hommes et femmes, tout est beau, surtout dans les montagnes où les conquérants de toutes les époques ont eu moins de chances de se mêler à la population. Quel devait être leur aspect au temps de Périclès, puisque*

[10]Maxime Du Camp, *Souvenirs et paysages d'Orient*, Paris, Didier, 1848, p. 22.

Social Economic Debates
Volume 14 Issue 2, 2025
ISSN 2360-1973; ISSN-L 2248-3837

leur époque fut l'apogée de la Grèce, alors qu'après vingt-trois siècles de dégénérescence, de défaite, d'oppression, ils sont restés si beaux et si élégants ! Quelle différence avec le paysan français ; il s'agit vraiment là d'une race prédestinée. »[11]

Il convient de souligner que le voyage, ce rite de passage, transforme l'expérience émotionnelle du voyageur, le rendant beaucoup plus sensible aux relations interpersonnelles, qu'il s'agisse de paysans, de fellahs, de belles femmes, d'esclaves, de mendiants, d'enfants, qui tous l'impressionnent et le touchent de différentes manières. Pour appuyer cette idée, citons l'épisode où, au moment du départ, le voyageur ressent des émotions très intenses, du regret, pensant qu'il ne reverra jamais ces personnes rencontrées au cours de ses pérégrinations, même s'il s'agit d'étrangers qui, normalement, le laisseraient peut-être indifférent. C'est le cas d'une très jeune mendiante d'Ibsamboul, dont le souvenir lui cause une profonde tristesse, car il comprend que c'est la dernière fois qu'il la voit :

« Elle galopait pieds nus, montrant à tous cette piastre que je lui avais donnée. Elle me suivit jusqu'au bateau, et je revins triste, songeant à l'immense émotion que nous dépensons en chemin pour tout étranger que nous ne reverrons jamais plus. »[12]

Par ailleurs, il évoque souvent des sentiments de perte, d'abandon, de deuil ressentis à la pensée de l'unicité des choses rencontrées au cours de son voyage, une « oppression étouffante du cœur » au moment d'une séparation, aussi indifférente soit-elle, qu'il s'agisse d'un beau paysage, d'une ville cosmopolite, ou d'un hôte accueillant, chez qui il a passé la nuit.

On peut également remarquer que, dans la vision de Du Camp, à mesure que le temps passe, le voyage transforme progressivement la représentation et la perception du temps chez le voyageur : le présent est vécu beaucoup plus intensément, car l'avenir est perçu comme une incertitude, ce qui peut rendre les voyageurs vulnérables. C'est la raison pour laquelle les sentiments mutuels des voyageurs sont plus forts, de sorte qu'ils se lient d'amitié facilement : ils se donnent « une part du cœur dans une poignée de main ». Même leurs rencontres, leurs conversations deviennent de véritables événements qui demeurent dans la mémoire des voyageurs. Comme nous l'avons déjà souligné, les coordonnées temporelles changent, elles aussi : « Nous donnons en quelques instants ce qui, en temps ordinaire, exigerait des semaines et des mois ; après une heure, nous nous quittons en nous aimant, sans savoir si nous nous retrouverons jamais. Il n'y a pas de transition, nous sommes déjà des amis proches, bien que nous ne sachions même pas par quel nom nous appeler »[13].

Ainsi, la perception du temps change, l'auteur traversant fréquemment une expérience intemporelle à chaque nouveau voyage qu'il entreprend. En effet, ces voyages sont vécus par Du Camp comme des évasions hors du temps, comme des échappées du temps historique, comme des moments où il cherche et construit son propre moi, au cours desquels il prend plaisir au spectacle de l'Autre, en s'impliquant émotionnellement dans la quête de l'essence de l'Autre.

Références

Amirou, Rachid, Imaginaire touristique et sociabilités du voyage, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Le

[11]Maxime Du Camp, *Voyage en Orient* (1848-1851), Notes, p. 511.
[12]I*bidem*, p. 115.
[13]I*bidem*, p. 87.

Social Economic Debates
Volume 14 Issue 2, 2025
ISSN 2360-1973; ISSN-L 2248-3837

Sociologue ».
Berchet, J.C., Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XXe siècle, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985.
Du Camp, Maxime, Le Nil, Paris, Pillet fils aîné, 1854.
Du Camp, Maxime, Souvenirs et paysages d'Orient, Paris, Didier, 1848.
Du Camp, Maxime, Souvenirs littéraires, Paris, Aubier, 1994.
Du Camp, Maxime, Voyage en Orient (1849-1851), Notes, éd. Giovanni Bonaccorso, Messine, Peloritana, 1972.
Toma, Dolores, Le voyage, entre la féerie et le néant, Paris, L'Harmattan, 2008.